

NOTES

Vue d'ensemble

VENISE RETROUVÉE

Une ville unique au monde - d'une singularité indiscutée - n'en subit pas moins les variations du goût. Et, en tous points, comme l'œuvre d'art, les engouements et les inconstances...

La multiplication, accrue récemment, des publications sur Venise nous retiendra par une attitude assez différente, semble-t-il, de celle qui a prévalu: depuis qu'elle existe. Sans remonter jusqu'à Montaigne, peu sensible à tout ce qui constitue une « fête pour les yeux », ou même jusqu'à nos voyageurs du XVIII^e siècle, qui ne pouvaient voir toute chose qu'à la mesure de Rome, la tentation est grande d'affirmer qu'elles sont, dans l'ensemble, plus objectives que celles qui les précèdent. Bonne occasion - prétexte amusant - de fureter, simplement pour le plaisir de le faire, dans l'ornas des jugements les plus marquants de quelques visiteurs illustres, ou de non moins célèbres fils adoptifs de la « Perle de l'Adriatique », en se limitant toutefois à ce qui fut écrit, depuis sa découverte romantique (voire pré-romantique) par les éminences de l'art et de la culture. Ils sont parfois d'une partialité ou d'une humeur si peu attendue qu'ils ont de quoi surprendre, même ceux qui sont « au caprice habitué ». Tant il est vrai que Venise, serait-elle la plus belle ville qui fût, ou qui soit, sur cette planète versatile, chacun, en fin de compte, n'y trouvera que ce qu'il pourra y apporter.

*

Il est agréable de commencer par Goethe. Lui, au moins joue franc jeu. Il est de bonne disposition, et en excellente santé. Il voit tout de suite que la structure de la ville, contraire aux habitudes des gens de la « terre-ferme », conduit le peuple vénitien à une façon de vivre à nulle autre pareille. D'autres, avant lui, avaient fait cette remarque (qui est d'élémentaire bon sens) mais teintée d'un étonnement assez déplaisant : « Comment peut-on être Vénitien ! ».

Goethe, au contraire, ne se demande pas si cela lui agrée ou lui déplaît. Il est vivement intéressé et nous fait part, de la manière la plus alerte, de ce qu'il éprouve à la vue de ce spectacle captivant. Il parlera longuement, loyalement aussi, de l'originalité des mœurs vénitiennes. Ces pages du *Voyage en Italie* sont demeurées aussi vivantes qu'à l'heure où il les écrivit. Et n'oublions pas que c'est à Venise qu'il inventa ses épigrammes les plus allègres, si bien ajustées à l'air que l'on respire sur la *Plazetta* :

J'ai traversé de folles époques
Et n'ai jamais manqué moi-même
D'être aussi fou que l'époque me le disait.

ou encore :

Quelle fille je désire avoir ? Vous me le demandez ?
Je l'ai comme je la souhaite
Cela s'appelle, à mon avis, avoir beaucoup avec peu...

*

Andersen, en bon nordique, est amoureux (ou se croit amoureux de l'Italie, c'est-à-dire de la péninsule tout entière. Après avoir été « Romain », après avoir été « Toscan » il arrive un beau jour devant le Grand Canal, est pris de panique, et au plus vite retourne aux froids rivages de son enfance. Il faut relire les pages à la fois troublées, désolées... et puériles consacrées à cet épisode dans le charmant *Conte de ma vie*, pour se rendre compte combien la cité qui nous occupe sera fermée à certains...

*

Châteaubriand, avant lui, l'avait décrite (croyant la peindre) avec son encre la plus amère : « Venise commence par un clocher et finit par un café. »

C'est ainsi qu'il trace avec désinvolture le Panorama de la Merveille.

Il y reviendra à la fin de ses jours, mais ce sera pour y écouter avidement les confidences (qu'il provoquera un peu partout - des signoras aux bateliers) sur la vie de bâton de chaise qu'y mena le Grand Lord; ces débauches évanouies l'empêchaient de dormir.

*

Nietzsche - on l'a écrit cent fois, ce sera donc la cent-et-unième fois - avait une prédilection pour l'Italie du Nord. Il eut à Venise l'intuition du bonheur. Son ami et ennemi, le dieu Richard Wagner, aussi : qui ne sait qu'il y composa un acte de *Tristan*, et que, des années plus tard, il consentit à mourir dans la patrie de Vivaldi, de Marcello et de Cimarosa ?

*

Barrès, quelques décades plus tard chuchotera ses plaintes, sur le mode languide, devant l'affligeant spectacle du vieillissement des « villes d'art ». Cela a peu de chance de toucher les générations

présentes pour lesquelles, à tort ou à raison, l'instable est considéré comme un Décalogue; pour qui la précarité de toutes choses est un lieu commun.

Nous préférons de beaucoup, à son chant crépusculaire, la délicate dévotion d'un Henri de Régnier. Sans arrière-pensée, il nous communique en maints ouvrages (les plus nombreux, je crois, en langue française qui furent écrits sur la capitale des lagunes) du nonchalant plaisir qu'il éprouve à vivre *véniennement*.

*

Mais il est temps d'en arriver aux détracteurs absolus. Aux indices d'une désaffection commençante. (Est-il nécessaire de rappeler que Venise fut « mise à la mode » du commencement du XIXe siècle par le poète de *Child Harold* et par les peintres pré-impressionnistes d'origine anglaise : Turner et Bonington?)

Mirbeau, en 1912, écrit sur elle un pamphlet. Au vitriol, comme il a coutume de le faire. Il mérite une citation insistante :

« Il y eut peut-être une ville, jadis, qui s'appelait Venise, une ville avec des maisons réelles et diverses, maisons borgnes qui guettent, maisons honorables et plates, maisons riches où l'or, derrière les façades, circule comme le sang sous la peau. Mais Venise n'est plus qu'une carte postale en couleurs. Quant aux hommes et quant aux femmes, ils ont été noyés dans la lagune. Il ne reste plus que des gondoliers, des grandes dames et quelques lévriers... »

La vérité, c'est qu'il trouve Venise trop belle. Il « loue les chiffonniers de ne pas la connaître ». On reconnaîtra ici la disposition d'esprit « naturaliste », celle-là même qui conduit Vincent Van Gogh, à Saint-Rémy, à peindre tout ce qu'il voit à l'exception des admirables Arc et Mausolée. Et si Mirbeau ne médit pas de la « série » des *Venises* de Claude Monet, qui furent exposées en même temps qu'il faisait paraître sa diatribe, il faut considérer cela comme un de ces miracles résultant d'une indéfectible amitié !

*

Les surréalistes n'iront pas à Venise entre les deux guerres. Ils retiendront, de tout ce qui fit sa gloire, uniquement l'immortel Baffo. Ce n'est pas rien puisque le plus vrai - le plus radical aussi - des poètes érotiques n'a pas été sans influence (on le dit) sur Guillaume Apollinaire : leur initiateur le moins contestable.

C'est que, cette fois, si l'on est « d'avant-garde »... Et l'on citait par dérision les aînés et les ancêtres qui avaient eu la faiblesse de mêler à leurs fictions le cadre prestigieux, en oubliant toutefois qu'Edgar Poe, Henry James et bien d'autres Excellences des Lettres ne s'en étaient pas trouvés si mal !

Refus chez les uns, sentiments mélangés chez les autres...

Il faut faire exception quant aux peintres : leur séjour dans un endroit choisi, la confrontation de leur disposition intérieure avec le visible comporte en lui-même un hommage sans équivoque. De Corot, Manet, Renoir, Monet, Boudin à Cros et à Marquet, et à une foule à leur suite, c'est à qui ira se mesurer avec la Mecque des coloristes. Pour eux, Venise, mère par son site, sa lumière et son Ecole de toutes les magies irisées, n'a pas - n'aura pas - dit son dernier mot. Ceux qui n'iront pas, s'ils sont « fous de couleur », brûleront d'y aller. Hier, si Delacroix, si Cézanne, malgré leurs projets, ne la visitèrent pas, leur pensée, souvent, ira au Titien, à Tintoret, à Véronèse. Aujourd'hui (peut-être ?) ce sera à l'éblouissant Tiepolo.

*

Il est à la portée de quiconque, de découvrir Venise débarrassée de toute affabulation encombrante. Il suffira d'errer avec légèreté dans la *Cité Imprévue*. De n'imiter en rien le touriste ordinaire, dévoré par la hâte. Celui-ci, qu'il aille seul ou par couple, ou encore défilant par rangs de dix ou douze, conduit par un guide désabusé, apparaît dans ces lieux superbes comme un véritable fantôme.

Venise, elle, est bien vivante. Elle exige seulement une indépendance entière - une vacance sans équivoque - de la part de celui qui aura la grâce de la voir telle qu'elle est : depuis toujours, éternellement sans rivale, et comme hors du monde commun par ce qu'elle a d'incomparable.

André MASSON.